

Ce qu'il reste des flots...

Variations sur une trace avec les immensités immaculées d'Eric Fourez.



★★★ Eric Fourez. La lumière impalpable de l'infinitude Peintures Ou Galerie Faider, rue Faider 12, 1060 Saint-Gilles, www.galeriefaider.be Quand Jusqu'au 18 mars, du mercredi au samedi de 14h à 18h.

Photographe de formation, Eric Fourez (Tournai, 1946) peint depuis 60 ans. En observant ce qu'il produit depuis de longues années, il nous est difficile d'envisager que l'artiste débuta par une période surréaliste. Erreur de jeunesse: de ces peintures colorées, il a tout brûlé! Au début des années 70, il découvre les hyperréalistes américains. Une révélation! Eric Fourez prend conscience des possibilités infinies qu'offre la photographie si elle est mise au service de la peinture. Dans le même temps, il opte pour le monochrome (d'abord bleu puis gris) qui éloigne de toute distraction. Dans sa passionnante conversation avec Baudouin Oosterlynck (parue aux Éditions Tandem en 2013), l'artiste défend autrement son choix: "Avec l'abandon de la couleur, je mets un terme aux choses fantastiques et aux résidus du surréalisme." (Eric Fourez, p. 20) Sans livrer toute la mécanique, entreprise qui gâcherait une part du mystère, nous insisterons seulement sur le fondement: ces territoires d'un blanc aussi éclatant qu'éblouissant naissent en deux temps. Acte I, la photographie. Acte II, la peinture.

Tout commence par une immersion de l'artiste dans le paysage réel. S'ensuit une session de prises de vues photographiques. Son terrain de jeu? Zeebrugge, le Zwin, notre littoral. Eric Fourez opère exclusivement sur les côtes de la mer du Nord. Des plages et une mer souvent colère qui ne peuvent être confondues avec aucune autre. L'artiste procède en hiver, de novembre à fin février, saison propice à la

grisaille. Il l'explique: "L'hiver, dans la brume, lorsque l'on se promène sur le banc de sable, qu'on n'aperçoit pas l'eau mais qu'on entend rugir la mer... On peut percevoir autre chose... la vie, sa fragilité... la nature et son caractère imprévisible. Je pense à Gauguin: D'où venons-nous, où sommes-nous, où allons-nous?" (Eric Fourez, pp. 6-7)

Fixer l'éphémère

Sur la pellicule, Eric Fourez fixe la mer et les motifs qu'elle dessine sur la plage. Marée haute, les rouleaux labourent le sable. Marée basse, la mer se retire fière de sa réalisation avant de revenir l'effacer pour composer de nouvelles rides aux allures de minuscules dunes. Le paysage réaliste l'intéresse dans ce qu'il a d'éphémère. C'est toute l'essence de ces instants – à peine capturés qu'ils sont bientôt effacés – que l'artiste va décanter. Comme autant d'images lui permettant d'arrêter le temps. Et ne vous y trompez pas, la récolte photographique est plus complexe qu'il n'y paraît. L'artiste ne laisse rien au hasard: "La difficulté est que d'une part le sable doit sécher pour devenir blanc et offrir des ombres grises à la lumière et que d'autre part, le banc sur lequel je travaille doit demeurer vierge de toute intrusion (promeneurs, chiens, chevaux). Et il faut encore que le vent qui opère un travail de gommage ne soit pas trop fort." (Eric Fourez, p. 8) Sa conviction? Les traces laissées par la nature – l'eau et le vent – sont plastiquement plus intéressantes que celles laissées par l'homme.

Arrive ensuite la sélection stratégique des traces qui accéderont à la décantation et à leur recadrage sur la toile. Le travail de peinture peut commencer. L'artiste s'engage dans la réalisation de ses paysages dissolus par un procédé d'abstraction dont il détient le secret. Le résultat? Des marines blanches, minimalistes et conceptuelles. Topographe maritime, Eric Fourez détaille les petites crêtes de sable, réalisant un relevé d'une fidélité absolue. Malgré les apparences, ce travail appelle la plus grande rigueur dans sa retranscription, n'autorisant aucune modification. En la peignant, Eric Fourez im-

mortalise une trace qui appartient déjà au passé. Une trace de passage qui n'est pas sans rappeler notre propre destinée, la vulnérabilité de notre existence.

Marines contemporaines

Terre, mer et ciel se confondent dans cette production reconnaissable entre mille. De manière toute personnelle, Eric Fourez ne cesse d'interpréter un sujet universel: la marine. L'artiste ajoute sa pierre à la grande histoire du genre en poussant dans ses retranchements le processus de dissolution, notamment entamé par William Turner avec ses peintures quasiment abstraites et informelles. Lesquelles laissaient le spectateur égaré face à un sujet à peine identifiable.

Inlassablement, Eric Fourez poursuit sa quête, sondant avec l'enthousiasme des premiers jours les profondeurs de son sujet. Accentuant plus que jamais le processus de clarification, Eric Fourez atteint les frontières de l'effacement de ses plages tout en y restant fidèlement attaché. Réunissant des toiles récentes (toutes réalisées depuis 2020), la sélection ouvre, à notre sens plus que les œuvres précédentes, le champ d'interprétation. Plus atmosphériques, certaines toiles nous laissent imaginer quelques altocumulus dessinant un ciel pommelé. D'autres nous conduisent dans les dunes. Et ce n'est peut-être pas tout à fait un hasard quand on sait que l'artiste est un amoureux du désert. Seule certitude: pour beaucoup, l'énigme reste totale. Le travail d'Eric Fourez demande de la volonté, un effort pour se laisser approcher. La lecture ne s'offre jamais au premier regard. La contemplation – amie complice de la concentration – s'avère le prérequis essentiel pour accéder à une autre dimension. Il faudra dès lors prendre son temps. Embrasser l'ensemble, se focaliser sur un détail, observer dans tous les sens... La patience est récompensée, l'œuvre vous laisse entrer. Source d'apaisement, ces étendues immaculées nous conduisent vers de magnifiques territoires méditatifs qui régénèrent l'esprit autant qu'ils apaisent les âmes inquiètes. On y plonge et on y respire. On se laisse porter par l'appel des flots, bercer par le clapotis réconfortant des vagues. À mille lieues des turbulences et du tumulte chromatique, ses paradis blancs irradiant et nous absorbent irrésistiblement. Ils nous apprennent également à observer une autre version de notre littoral.

Gwennaëlle Gribaumont



Eric Fourez, Sans titre, huile sur toile, 2020-2022 200 x 80



Eric Fourez, Sans titre, huile sur toile, 2021-2022, 60 x 60 cm.



Eric Fourez, Sans titre, huile sur toile, 2021-2022, 80 x 80 cm.

L'ARTISTE ET GALERIE FAIDER

L'ARTISTE ET GALERIE FAIDER

COMMENTAIRE

Sources d'inspiration

Par Claude Lorent

Régulièrement le monde de l'art est secoué par des cris d'orfraie d'artistes qui estiment, souvent à raison, que leur œuvre, leur manière de travailler, leur marque de fabrique artistique, leurs sujets... ont été copiés ou plagés ou imités, parasités. En tout cas que leur œuvre aurait servi peu ou prou de source d'inspiration à un autre artiste, voire à des firmes commerciales. Nous avons été alertés par un cas récent, chez nous, dans lequel les similitudes sont plus que troublantes, tant elles frôlent l'évidence. En fait, la question est extrêmement délicate et rares sont les plaignants à obtenir gain de cause sur le plan judiciaire. Seule la copie véritable, la reproduction exacte d'une œuvre prise à son compte et signée, est passible de poursuites et ce pour autant qu'elle soit diffusée publiquement et surtout commercialisée. Dans tous les autres cas, bien des nuances s'imposent. La seule ressemblance, des similitudes, des détails, les hommages et les parodies, le détour de l'humour, la réinterprétation, sont autant de raisons ou d'excuses qui permettent de se dédouaner du respect du droit d'auteur qui, précision, ne fonctionne pas (selon l'ADAGP) en cas de reprise de l'idée et/ou du concept artistique. On éliminera aussi d'office une multitude d'ersatz, pâles imitations déplorables d'œuvres d'artistes célèbres. On en trouve malheureusement par centaines dans certaines foires ! En fin de compte, l'essentiel n'est-il pas ailleurs ? Si un artiste, de bonne foi, sans intention de plagier, d'emprunter ou de nuire, probablement par méconnaissance, est confronté à une œuvre originale dont la proximité, d'une façon ou d'une autre, est probante, ne serait-il pas simplement respectueux de reconnaître le fait, de mentionner la correspondance, voire au mieux d'apporter une modification à son propre travail de manière à ce que toute confusion puisse être levée ? Force est de constater qu'il en est rarement ainsi et que le déni l'emporte sur une attitude déferente de bon aloi. Là comme ailleurs, le dialogue est source de bon sens et d'intérêt. Certes les idées, les concepts et les pratiques circulent plus que jamais et les influences de notre mémoire dont nous ne sommes pas nécessairement conscients au moment de l'action peuvent interférer. Mais lorsqu'on est confronté à un fait, une image en l'occurrence, pourquoi ne pas le reconnaître et faire amende honorable ? On y gagne.